

moins d'un an. Il mène, près de Skopia, (Uskub) dans une propriété que lui a donnée l'Etat yougoslave, une vie retirée. — Quant à Tankositch le cabinet de Belgrade reconnu officiellement sa culpabilité en le faisant arrêter. La guerre déclanchée Tankositch recouvra la liberté. Il tomba en combattant, pendant la retraite de Serbie, en septembre 1915. Les Autrichiens violèrent sa sépulture à Terstenik.

De Sarajevo, Gavrilo Princip manquant d'argent avait télégraphié à Tsiganovitch : « Le mariage aura lieu dimanche, envoyer fonds. » Tsiganovitch, au reçu de la dépêche s'était rendu chez Tankositch puis avec une recommandation de ce dernier, chez le colonel d'Etat-Major Lazitch, secrétaire de l'Unité ou la Mort qui lui remit environ un millier de dinars. Cette somme couvrit les derniers frais de « l'entreprise ».

Gavrilo Princip était à ce moment un jeune homme de 19 ans, noir, petit, sérieux, grand liseur, brûlant d'un enthousiasme concentré. Il allait consciemment au meurtre et au martyre. Au procès il se montra ferme, ne regrettant que d'avoir frappé en l'archiduchesse « une femme innocente ». Comme lui Grabesch et Tchabrinovitch étaient trop jeunes pour monter à l'échafaud... Ils moururent tous les trois dans une prison de Bohême en 1918. La prison peut tuer aussi sûrement que la potence.

La potence fut dressée pour Danilo Illitch et deux de ses camarades...

L'Épilogue de Salonique.

Le procès de Salonique, dont les répercussions sur la vie politique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes n'ont pas fini de se faire sentir fut à plusieurs égards l'épilogue du drame de Sarajevo et aussi de celui du Konak (1903). Au moment de l'entrevue de Konopischt les éléments militaires avancés de l'Unité ou la Mort combattaient déjà à l'apremment le régime de corruption institué par M. Patchitch en Macédoine. Le roi Pierre encouragea l'opposition ; mais cédant à l'homme de Saint-Petersbourg, Hartwig, il dut abdiquer en faveur de son fils Alexandre, aujourd'hui régnant. L'Unité ou la Mort se déclara républicaine.

En 1916, le gouvernement serbe réfugié à Corfou, quelques contingents serbes tenaient le front autour de Salonique, sous le commandement suprême du général Sarrail. M. Patchitch, le roi Alexandre et M. Liouba Iovanovitch firent subitement arrêter, du 10 au 30 décembre la plupart des officiers républicains groupés autour d'Apis. Devant Sarrail, l'accusation invoquée contre eux fut celle de défaitisme et de trahison : ils auraient prémédité d'ouvrir le front aux austro-allemands. Cette assertion ne pouvant guère être justifiée, l'accusation se reporta bientôt sur un prétendu complot contre le prince régent Alexandre. Au gouvernement russe (c'était encore celui du tsar) la Main Noire fut présentée comme révolutionnaire. Plus tard, à Kérensky, on l'allait dépeindre austrophile. Le scandaleux procès de Salonique fut dirigé par un officier supérieur, lui-même ancien conjuré du Konak, ennemi personnel des accusés, nommé Michitch. Il s'agissait beaucoup en réalité de la suppres-

sion par des voies légales de Dimitriévitch-Apis (17). Cette suppression, plusieurs raisons l'exigeaient impérieusement ; le discrédit de la monarchie et le prestige personnel du chef républicain ; son rôle dans l'affaire de Sarajevo ; la complicité du gouvernement dans cette affaire.

Fin 1916, avant qu'il fût question de l'entrée en guerre des Etats-Unis, la victoire des Empires centraux paraissait probable. L'Autriche pourtant très affaiblie faisait des ouvertures secrètes aux alliés ; il est permis de supposer que M. Patchitch y répondait ou se préparait à y répondre et voyait venir le jour où la présence de Dimitriévitch à l'Etat-Major serbe serait infiniment gênante. Dimitriévitch, son collaborateur Malobabitch, le commandant d'artillerie Voulovitch et plusieurs officiers — ces derniers bientôt graciés — furent condamnés à mort ; il y eut sept condamnations (dont trois par contumace) à de longues peines de travaux forcés.

La révolution russe était survenue dans l'interval, le ministre des Affaires étrangères du cabinet Kerensky, M. Terestchenko, intervint vigoureusement pour empêcher l'exécution des trois républicains. Une note russe en forme d'ultimatum et une note française rédigée dans le même sens, furent toutes deux retardées dans leur transmission à Salonique même. Dimitriévitch, Malobabitch et Voulovitch étaient fusillés le 13 juin 1917.

Au journaliste anglais, Scotus Viator que cet assassinat juridique indignait, M. Protich, l'ancien ministre, a répondu autrefois qu'il existait un document signé de Dimitriévitch et excluant sa grâce. On devine quel peut être ce document ! A diverses reprises, M. Protitch a dans son journal *le Radical*, tenu un langage analogue. Délivré d'un cauchemar par les douze balles qui avaient frappé Apis, le gouvernement de Belgrade pouvait désormais plaider l'innocence.

Il continue à la plaider. Il annonce un nouveau *Livre* de documents — ce devrait être un *Livre Rouge-Sang* — sur les origines de la guerre. Il annonce la publication de la sténographie miraculeusement retrouvée du procès de Sarajevo. Le tout doit continuer à le disculper !

L'impérialisme russe, lui, n'a plus besoin d'être innocenté.

Et la lumière n'en est pas moins faite sur cet épisode du duel des coalitions impérialistes.

VICTOR SERGE.

(Mars-Avril 1925.)

(17) Le général commandant de la garde royale, actuellement en fonctions, Pierre Givkovitch, homme de confiance du roi, avait, auparavant tenté de faire assassiner Apis. Il existe sur cette histoire un document précis.

Le Cimetière des Indépendants

Il est curieux de voir comme un fait se caractérise de lui-même. Le Salon des Indépendants : un véritable témoignage des cadres mondiaux actuels, une création de l'activité petite-bourgeoise. Ce salon se caractérise bien plus clairement que nul ne pourrait le caractériser. Au début : Petit-bourgeois écœurant et suffisant ; à la fin : un Mendiant suppliant. Bravo ! Quelle belle auto-critique et pourtant les artistes ont de l'instinct, dit-on.

Le Salon des Indépendants, quel beau nom ! On ne pouvait voir cela qu'à Paris : une exposition qui ne présente aucune activité originale. Pourtant c'est d'abord à Paris que sont nés les artistes les plus « révolutionnaires », dans la dernière époque de la petite-bourgeoisie : Picasso, Séverini, Boconi, Gleizes, Braque, Léger, Metzinger, etc., etc... En somme le cubisme et le futurisme... Mais aujourd'hui ? Un cimetière de l'initiative : l'activité individualiste et anarchique.

A qui la faute ? En effet, il est incroyable qu'il n'y ait pas d'artistes de talent. S'en prendre toujours aux artistes, c'est une affirmation vaine, une critique à bon marché. Donc, à qui la faute ?

Nous, socialistes, nous avons mille fois démontré l'impuissance de la bourgeoisie et principalement de la petite-bourgeoisie, en ce qui concerne l'organisation sociale. A qui la faute, disions-nous ? Mais, regardez donc la vie, fleur de la culture petite-bourgeoise ! Les souffrances et la vie impossible de l'artiste sont un objet de dérision et de raillerie ; ceux qui se vendent, les prostitués, ceux qui vivent à l'aise, que produisent-ils ? Zéro. Quant à ceux qui prennent au sérieux les buts de l'art (même s'ils ont une conception anarchique de l'art), quelle récompense reçoivent-ils de la bourgeoisie ? La plus insultante raillerie — et pourtant, ces artistes sont la fleur spirituelle de cette bourgeoisie. La bourgeoisie outrage sa propre culture, alors qu'elle devrait la comprendre et la soutenir.

Pourquoi donc la bourgeoisie crache-t-elle sur sa propre « élite » ? Parce que l'art de cette élite, comme tout art, met un miroir devant la face de la bourgeoisie,

et lui montre sa vraie figure. Devant cette image, la bourgeoisie s'effare, l'outrage, la nie et fait comme l'autruche ; elle voit, elle suit sa décadence inéluctable, et l'artiste sérieux, qui veut représenter l'essence de la culture bourgeoise, peut seulement montrer un cadavre. Evidemment, nul ne considère avec plaisir son propre cadavre.

Voilà pourquoi les artistes bourgeois les plus sérieux sont poursuivis, honnis et persécutés par la bourgeoisie. Voilà pourquoi le Salon des Indépendants est le cimetière de toute initiative.

En fait, nous ne devrions pas en parler ; nous nous y arrêtons car nous y découvrons cependant les « germes » de quelque chose.

Au milieu de cet effroyable chaos, distinguons deux lignes principales :

L'Art bourgeois ;
L'Art prolétarien.

L'Art bourgeois se divise ici en deux parties :

1° Un art petit-bourgeois qui a fleuri il y a longtemps et qui est à présent révolu, soit : le naturalisme, l'impressionnisme (Uter, Guillain, Vernolles, Judenbaum, etc.).

2° Le cubisme petit-bourgeois : pointillisme, futurisme, expressionnisme (Helsen, Hoke, Gromaire, Jollivet, Séverini, Sakata Signac, etc.).

3° Constructivisme grand-bourgeois : art des machines (Posner, Crankowsky, Sevranc, Murphy).

L'art prolétarien montre sa première étape, l'étape socialiste-petit-bourgeois (Javain, Bouillage, Galsano, Bocharovka, Ditrikova, Mela Muter, etc.).

Nous n'examinerons pas en détail quelques individualités : nous prendrons, dans l'ensemble, les étapes qu'elles

représentent. Une personnalité quelconque ne vaut que dans la mesure où elle a saisi et senti l'étape future historiquement nécessaire. Nous ne nous arrêtons pas à la valeur spéciale d'une personnalité, mais nous citons quelques noms en tant que représentants d'étapes principales. Pour pouvoir saisir les origines et les perspectives de ces étapes, nous devons pouvoir saisir les problèmes mon-



Sakata. "NU". Voici un exemple de cubisme a demi évolué d'ailleurs, mais qui suffit pour faire comprendre ce qu'est le cubisme. Il marque clairement où commence la décadence dans les éléments même de la construction.